





*Du Mistral sous les ailes*



Louis J-M Gambier

*Du Mistral sous les ailes*



## *Chapitre 1*

# De la naissance au C.E.P.

A la réflexion, je ne saurais trop dire si mon enfance a été heureuse ou malheureuse. Je crois qu'il y a un peu des deux. Oh il y a eu, certainement plus malheureux que moi, à la même époque, mais quand même !

Je suis né à Libourne, (Gironde) le 6 Février 1937, (un samedi, à 11h30, juste à temps pour l'apéritif et bien commencer le week-end), d'une mère girondine, mais ayant des origines alsaciennes par son grand-père. Née en 1906, elle était bachelière et institutrice dans une école privée. Elle était de santé fragile et mesurait 1,60 m. Mon père était normand, né en 1910, sachant tout juste lire et écrire, (mais ce n'était pas de sa faute, il avait été retiré de l'école vers ses 10 ans, pour s'occuper de sa petite sœur). Il était Soldat

de 1<sup>o</sup> classe au 1<sup>o</sup> RAC, (Régiment d'Artillerie Coloniale), en garnison à Libourne, et doté d'une robuste santé et d'une taille imposante pour l'époque, (1,78 m).

Ils se sont connus dans une pension de famille que tenait une amie de ma grand-mère maternelle, Madame C. que ma mère fréquentait souvent et où mon père prenait tous les repas du soir.

Ils se sont connus là, se sont plus et se sont mariés le 1<sup>o</sup> Février 1936, civilement et religieusement...

De cet assemblage, un peu « à la Dubout », est né, assez rapidement le garnement qui vous parle aujourd'hui, 3/4 de siècle bien sonnés après .

Je ne vais vous parler des premiers mois de ma naissance que pour vous signaler qu'en Juillet 1937, mon père est affecté au 4<sup>o</sup> RAC, dans le cadre du corps expéditionnaire basé en Chine, à la citadelle de Tien-Tsin. Malgré les recherches que j'ai pu faire, je ne sais toujours pas si l'auteur de mes jours a été volontaire pour partir « au diable » ou s'il a été muté d'office. C'est toujours un mystère, mais j'ai des doutes... Je pense que mis devant le fait accompli, il a trouvé cette occasion pour ne pas s'encombrer d'une femme et d'un moutard. Mais je n'en ai aucune certitude !

Toujours est-il, qu'après son départ je ne suis élevé que par des femmes : Ma mère, ma grand-mère maternelle,



concierge à l'usine à gaz de Libourne, veuve de la guerre 14 / 18, dont le mari est décédé en 1920, suite à des gazages pendant la guerre et mon Arrière-grand-mère, elle aussi veuve depuis longtemps.

Et tout ce petit monde vit, (ou plutôt vivote) dans la loge de ma Grand-mère, loge assez spacieuse car elle comporte une cuisine, deux chambres et un grand débarras.

Au passage, je signale que cette loge a une histoire, elle a été construite en même temps que le reste de l'usine, mais dans des conditions un peu particulières, pour mon Arrière-grand-père maternel, qui avait obtenu le poste, mais qu'il fallait loger avec femme et enfants. C'était un Alsacien, réfugié, qui avait voulu rester Français après la défaite de 1870 contre l'Allemagne et qui, après quelques années d'errance, avait abouti à Libourne et avait sollicité ce poste de concierge. Il faut croire qu'à cette époque on avait plus d'humanité que maintenant, puisque sa loge était à la mesure de ses besoins. A son décès, c'était sa femme, mon Arrière-grand-mère qui avait repris la fonction et, depuis, les générations se succédant, la place avait toujours été conservée par la famille.

Ces trois femmes sont plus douces les une que les autres, je suis « l'homme de la maison », autrement dit je fais ce que je veux .

Bien sûr, je n'ai aucun souvenir de mes premières années, la seule chose dont je me souviens très clairement, je l'ai

encore à l'esprit, c'est l'invasion de Libourne, en 1940, par les soldats Allemands. Je les revois encore investir la rue de Montaudon, la rue où j'habite et où est située l'usine à gaz . Deux ou trois véhicules, probablement de auto-mitrailleuses avancent lentement, tenant le haut du pavé, pendant que, débouchant des rues adjacentes, des motos et des side-cars viennent former un cortège derrière les voitures C'est d'une synchronisation parfaite. Je les admire avec leurs casques brillants, je les trouve beaux. Ils sont jeunes et ils sont vainqueurs ! Je ne sais pas encore que ce sont des occupants ! Ma mère met vite fin au spectacle en me tirant dans la loge.

Je me suis très vite rendu compte que les « occupants » bouffaient tout. Mes trois « femmes » n'avaient pas de jardin et de très petits revenus. Le marché noir n'était pas pour nous. On se serrait la ceinture, les radis poussent rarement entre les dalles des trottoirs !

La seconde chose dont je me rappelle, pendant cette période, c'est le jour où j'ai connu le goût du chocolat. Je devais avoir à peu près cinq ans. J'avais une Arrière-grand-tante, veuve, qui habitait seule une grande maison située à, à peu près cent mètres de la loge de ma Grand-mère, et chez qui j'allais assez souvent, car elle avait un jardin elle, avec des arbres fruitiers, et à la saison, j'allais quémander un abricot, un brugnion, quelques cerises ou quelques prunes. Les autorités Allemandes avaient réquisitionné une chambre

de la maison de mon Arrière-grand-tante pour y loger un Officier Allemand. Ce dernier était un professeur de Français, qui enseignait en Allemagne et qui avait été enrôlé de force. Il avait, chez lui, en Allemagne, une femme et trois enfants, et il disait, sous le manteau, qu'il aspirait à ce que cette guerre se termine le plus vite possible, pour pouvoir retrouver les siens. C'était un brave homme, c'est lui qui a sorti une barre de chocolat de ses rations et qui me l'a donnée. Ce chocolat... Un délice !!! Et il a recommencé ce geste quatre ou cinq fois. Chaque fois c'était un émerveillement ! Non, les Allemands n'étaient pas tous mauvais.

C'est à cette époque que mon Arrière-grand-mère nous a quitté, c'était en 1942, j'avais cinq ans. Je n'ai pas pu la voir, on ne montrait pas les personnes décédées aux enfants, à cette époque. Je me souviens seulement du long cheminement, derrière un corbillard tout noir, tiré par deux chevaux faméliques au pas lent, de la maison jusqu'à l'église puis de l'église au cimetière, celui-ci jouxtant l'usine à gaz et la loge de ma grand-mère, (la chambre dans laquelle je couchais n'était séparée du cimetière que par un mur).

A ceci près, c'était toujours la disette. Je me souviens des topinambours et des rutabagas, et quand ma Mère réussissait

à dénicher un morceau de citrouille et qu'elle en faisait un gâteau, c'était fête à la maison.

A la même époque, j'avais un cousin qui faisait sa première communion. Ce cousin fera plus tard des études de musique au conservatoire de Bordeaux, deviendra premier trombone solo au « grand théâtre » de Bordeaux et finira Directeur de l'école de musique de Coutras, et Chevalier des arts et lettres. C'est lui qui m'a donné le goût de la musique et m'en a appris les premiers rudiments.

Mais revenons à sa communion. Sa Mère, je ne sais pas par quel miracle, avait inscrit au « menu de fête » des radis beurre. Oh, du beurre, il n'y en avait qu'une noix chacun, (et encore n'étions-nous pas très nombreux), mais quel goût ! Quel miracle de la nature ! Je me souviens qu'après avoir englouti ma portion, je demandai à ma Mère si il n'y en avait pas d'autre ! Je revois son sourire et son regard attristé pour me répondre que non, tout en me refilant un morceau de sa portion. C'était divin, ce beurre que je découvrais, il n'y en avait pas, chez nous !

Puis vient la fin de l'occupation de Libourne, j'ai sept ans à l'époque, je commence à avoir les idées plus nettes. Je me souviens du baroud d'honneur qu'à fait l'occupant avant de se retirer.

La loge de ma Grand-mère, à l'usine à gaz , se trouve dans le prolongement d'une rue longue de cinq ou six cents

mètres qui conduit à l'Isle, (affluent de la Dordogne), et qui s'appelle, comme par hasard « la rue du gaz ». Or, non loin de cette rue du gaz, passe un pont de chemin de fer qui enjambe la rivière. Ce qui fait qu'au bout de cette rue, l'occupant a construit une sorte de mirador sur lequel est installée une batterie de flak, (batterie anti aérienne), pour protéger le pont d'éventuels bombardements des Anglais ou des Américains. Mais comme ces mêmes occupants ont fait sauter le pont la veille ou l'avant-veille, ils ont l'idée saugrenue, (il faut bien épuiser les munitions), d'expédier leurs projectiles vers l'usine à gaz, dans le but évident de faire sauter les gazomètres, (six gazomètres de plusieurs milliers de M3 de gaz chacun !) s'ils réussissent, c'est tout le quartier qui est détruit !

Oui mais voilà, les obus passent par les chambres que nous occupons. Entre deux rafales, ma Mère et ma Grand-mère placent les matelas devant les fenêtres, réflexe de femmes seules, terrorisées. Piètre protection, les matelas sont déchiquetés, les murs de la chambre pulvérisés les projectiles sont arrêtés par le garage des véhicules de l'usine, qui se trouve quelques dizaines de mètres plus loin, détruisant, au passage, quelques véhicules S'il n'y avait pas eu tous ces obstacles, les gazomètres risquaient fort d'être touchés .

Pendant ce temps-là, nous, sommes, ma Grand-mère, ma Mère, Ponette, (la petite chatte qui ne me quitte jamais), et

moi, couchés sous un lit,(heureusement qu'il est assez haut pour que l'on puisse se glisser dessous !). Sage précaution car lorsque les tirs cessent et que nous sortons de notre cachette, c'est pour constater que les sommiers sont recouverts de gravats, assez gros pour assommer quelqu'un.

Le temps que des maçons viennent réparer les dégâts, nous vivons dans une petite maison, sans commodités, possédant juste l'électricité, située juste en face de l'entrée de l'usine. Tous les jours, ma Grand-mère va dans la partie de sa loge qui a été épargnée, pour assurer son service.

Les occupants ont lâché prise et abandonné la place, les maquisards se mettent à fleurir, surtout ceux de la vingt cinquième heure ! Ils ont établi leur quartier général juste en face de l'usine, dans une petite épicerie qui fait débit de boissons, licence IV, et ils paraded dans la rue, bardés d'armes, dans leurs uniformes fantaisistes, recouverts de galons. Là, ce ne sont pas les capitaines, commandants et colonels qui manquent. Il y en a même un, plus braillard que les autres, qui s'est cousu six galons sur chaque manche. Naturellement, c'est lui qui commande !

Jusqu'au jour ou arrive dans ce quartier, un détachement de l'armée régulière Française commandé par un « quatre galons » de la Marine Nationale. Ce dernier s'approche du personnage le plus chamarré et lui dit : « Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne sais pas comment vous appeler, les six

galons que vous portez n'ont pas leur équivalent dans l'armée française » et le braillard de répondre : « Nous sommes ici plusieurs colonels, c'est moi qui les commande, par conséquent je suis Colonel-chef et c'est pour cela que je porte six galons ».

Aussitôt, l'officier d'active commande à ses hommes d'embarquer tout ce joli monde, au milieu, naturellement, de très vives protestations. Nous n'avons jamais revu ces énergumènes.

Puis vient le temps des règlements de compte. Triste période où l'on voit des femmes hissées sur les socles des statues (déboulonnées et récupérées pour les fondre en canon), afin que la foule les voit bien, nues, tondues. Pourquoi cela ? Parce qu'elles ont commis le « crime » d'avoir cédé aux avances de jeunes occupants. Je ne vois pas cela, je suis trop jeune, mais quelques années plus tard, j'ai l'occasion de voir des photographies de ces scènes dégradantes, où ces femmes sont exposés à une foule de spectateurs « bons Français » qui vocifère et lève le poing. Horrible spectacle !

Dans le même temps, des âmes « bien pensantes » arrachent le drapeau que mon Arrière-grand tante a accroché à l'une de ses fenêtres, sous prétexte qu'elle a hébergé un occupant. Il faut l'intervention de ma Mère et de ma Grand-

mère pour expliquer que la chambre a été réquisitionnée, et le drapeau retrouve sa place.

\*\*\*

Ma Mère, qui travaille à mi-temps, m'apprend très vite à lire à écrire, à compter, et même l'heure ! Elle me garde avec elle aussi longtemps qu'elle peut, et ne me met à l'école qu'à l'âge de sept ans, et encore, dans l'école libre où elle exerce. A la première séparation je pleure comme un veau ! On me place dans une petite classe dans laquelle on apprend les rudiments des matières élémentaires que je connais depuis longtemps. Alors je m'y ennuie et je fais des bêtises... jusqu'au premier classement... Je ne connais rien à ce système et je suis tout fier d'être huitième, je m'imagine que 8 c'est bien mieux que 1 ! Je déchante lorsque je vois que l'on remet une belle gravure au N° 1 alors que je n'ai droit qu'à une pâle image. Je m'en insurge auprès de ma Mère qui m'explique les principes du classement, (et en profite pour réussir à me faire passer dans une classe supérieure). Là, ça va mieux et l'expérience me sert de leçon ! Jamais plus, pendant mon parcours scolaire, je ne descendrai en dessous de la 5<sup>e</sup> place !

J'ai huit ans, par conséquent je suis classé J3, ce qui signifie, entre autre, que j'ai droit à 1 / 4 de litre de lait par



jour, parce que tout est encore rationné. Il y a des cartes de pain, des cartes de viande, des cartes de vêtements, etc. La liste est trop longue pour que je les énumère toutes, ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas beaucoup d'obèses !

Mais revenons à mon lait . Le dépôt de lait est situé à quelques centaines de mètres de chez moi, sur le même trottoir, juste après le cimetière. La rue mène à la campagne, il n'y a que très peu de circulation, le danger est quasi inexistant. Le soir, vers 18 heures, après être rentré de l'école, quand il fait encore jour, je vais chercher mon lait tout seul, sagement, sur le trottoir, tenant l'anse de mon pot à lait d'une main et les sous que ma Mère m'a confiés de l'autre.

Lorsque j'arrive chez la crémère, c'est trop souvent le même leitmotiv lancé sur un ton acerbe, qui m'accueille : « Dis à ta mère qu'il n'y a pas de quart aujourd'hui ». C'est dit d'une façon si malgracieuse que j'ai l'impression que c'est de ma faute. Et je retourne tristement chez moi avec mon pot vide. Tant pis, demain, pour déjeuner, j'aurai droit à un bol de chicorée ! Bien involontairement, ma Mère fait des économies pendant toute cette période. Bien plus tard, j'apprends que la laitière a été condamnée pour trafic de lait et vente de lait au marché noir, à ceux qui pouvaient acheter au prix fort, ce qui n'était pas le cas chez moi. Voilà où passent mes quarts de lait !

Pendant toute cette période, et malgré tous ces avatars, j'ai été un enfant plutôt heureux, « mes femmes » me chouchoutent et portent un regard bienveillant sur moi. Le seul point noir qui me tараude, c'est l'absence de Père. Ah ! combien je les envie, tous ces enfants, qui donnent la main à leur Papa ; moi je n'en ai pas. Ma Mère a beau m'expliquer comment il est, magnifié, sans aucun doute, cela ne comble pas l'absence, cette absence de tous les instants, que rien n'arrive à combler ! Et à cause de cela, je suis triste et malheureux, atteint de cette espèce de mélancolie que rien ne peut faire cesser.

Et puis vint ce jour de l'été 1946 où l'on m'annonce le retour de ce Père tant désiré, tant attendu.

J'avais donc six mois, lorsque mon Père, a été affecté en Chine. Sans doute y avait-il encore, là-bas quelques comptoirs Français à protéger. Ses camarades et lui ont été embarqués sur le paquebot « Chenonceau ».

La guerre de 39-45 s'est déclarée alors que son régiment était encore en Chine. Ce régiment a rapidement été rapatrié en Indochine, à Hanoï, (Tonkin), tout près de la baie d'Ha Long.

Là, l'Amiral Gouverneur Général de l'Indochine n'ayant pas voulu se rallier au Général de Gaulle, étant plutôt favorable au gouvernement de Vichy, toutes les troupes

présentes en Indochine se retrouvèrent bloquées en Extrême Orient.

Lorsqu'en 1945 les Japonais envahirent l'Indochine, les troupes Françaises, (parmi lesquelles se trouvaient mon Père), furent faites prisonnières des Japonais. C'est l'armée Américaine qui les a libérées au printemps de 1946.

J'ai donc été élevé par des femmes, mon Arrière-grand-mère, décédée en 1942, elle n'a pas vu la fin de la guerre, ma Grand-mère et ma Mère. Il n'y avait pas d'hommes à la maison, pas d'Arrière-grand-père vivant, mon Grand-père décédé en 1920 des suites de la guerre 14-18, (il avait été gazé), et mon Père en Indochine.

Ni frère ni sœur, mes Parents s'étant mariés le 1<sup>o</sup> Février 1936 et moi étant né le 6 Février 1937, je me sentais un peu seul et enviais beaucoup les enfants de mon âge qui avaient un Papa, des frères ou des sœurs.

Bien sûr, dès ma plus tendre enfance, ma Mère me parlait de mon Père, elle me montrait des photos qui venaient de « la-bas », mais une vraie présence physique me manquait énormément.

Tant que les liaisons avec l'Indochine furent normales, ça allait encore, mais après l'invasion des Japonais et le black out qui s'ensuivit, ce fût très très dur à supporter. Quel soulagement lorsque nous avons appris la libération des troupes Françaises, et quelle joie le jour où nous avons reçu une lettre de mon Père ! (Le courrier venait par bateau et la

liaison entre Saïgon et Marseille durait 18 jours, dans les meilleures conditions), avec le paquebot « Pasteur » qui « faisait la ligne » de l'extrême Orient.

Et puis ce fut encore l'attente, mon Père ayant été expédié de la baie d'HA LONG vers SAÏGON, par camions militaires hors d'usage, et une fois à SAÏGON en attente d'un bateau en partance pour la métropole. Il a fini par trouver place sur le porte-avions « Béarn » qui a mis 45 jours pour rallier SAÏGON à MARSEILLE. (mon père était, bien entendu, impatient de rentrer, mais d'un autre côté ne regrettait pas sa « croisière », le « Béarn » s'arrêtant dans tous les ports.

Enfin le grand soir arrive : C'est une fin d'après-midi de Juillet 1946, ma mère me pare de « mes plus beaux atours » et me dit : « Ce soir nous allons chercher Papa à la gare ». Évidemment, je ne tiens plus en place, il faut pourtant prendre le repas du soir, le train en provenance de MARSEILLE n'arrive à LIBOURNE qu'aux alentours de 22 heures.

Enfin, nous partons pour la gare, distante de 3 bons kilomètres. Je gambade devant ma Mère et ma Grand-mère. Je parcours, facilement, cinq ou six fois la distance, en faisant des allers-retours. Je ne m'assagis qu'une fois rendu sur les quais de la gare, et encore, parce que ma Mère me tient fermement par la main. Il n'y a pas foule sur le quai à

cette heure-là. Quelques personnes qui viennent chercher des parents ou des amis, et puis un petit groupe formé de ma Grand-mère, de ma Mère et moi auquel s'est joint Madame E. et sa fille Jeanine, qui a, à peu près le même âge que moi, Madame E. et Jeanine sont l'épouse et la fille d'un compagnon de mon Père.

Aucune autorité, aucun comité d'at soudain ma mère me dit : « Regarde ce grand monsieur qui vient de descendre, c'est Papa ». Je me libère de la ccueil, pour les soldats Français survivants rapatriés d'Indochine.

e train arrive enfin en gare, et s'arrête le long du quai. Quelques personnes en descendent, emain qui me tient et bondis vers cet homme que j'ai tant espéré. Je me jette à son cou en criant « Papa ! », et il me prend dans ses bras. Le moment tant désiré est enfin arrivé, moi aussi j'ai un Papa !!!

Les effusions sur le quai de la gare sont assez courtes, tout le monde est pressé de rentrer au logis. Ah, ce repas, pris avec une « vraie famille », pour la première fois ! C'est un souvenir inoubliable !!!

Nous veillons très tard, ce soir-là. Il y a tellement de choses à se dire que nous ne savons pas par quel bout commencer.

Ce soir, pour la première fois, c'est mon Papa et ma Maman qui me couchent ensemble ! La lumière éteinte, j'ai les yeux encore remplis d'étoiles.

Le lendemain, réveillé avant l'aube, je frappe à la porte de la chambre de mes Parents, je me glisse dans leur lit. Bonheur indicible, pour la première fois je me retrouve couché entre mes parents. Friand de « bagarres », je demande à mon Père de me raconter sa guerre d'Indochine, il n'en a guère envie, cela se comprend, c'est bien trop tôt. Les grandes lignes et les détails viendront plus tard, au fil de nos conversations.

Je trouve quand même que mon Papa est bien maigre pour sa taille. Ma Mère me l'avait toujours décrit comme un athlète. Il mesure 1,78 m. Ma Mère me dit qu'il ne pèse plus que 46 kg (et encore, il paraît qu'il s'est « remplumé » , avec les Américains, et sur le « Béarn ») . J'en demande la raison, c'est mon Papa qui me la donne : Pendant l'année où il est resté prisonnier des Japonais, il n'a eu, pour toute nourriture, qu'une boule de 125 grammes de riz et un peu d'eau, (le minimum pour ne pas mourir de faim). Il ne mange d'ailleurs que très peu à la fois, son estomac ne s'est pas encore réhabitué à des portions normales de nourriture. Il ne s'en remettra jamais complètement.

Quelques jours après, je vois, de nouveau, ma petite copine, Jeanine E., la petite fille qui, comme moi, le même soir, attendait son Papa sur le quai de la gare de Libourne, chez elle comme chez moi, ça a été été le même scénario. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Quelques années après, un jour, un homme est à la maison, et la conversation vient à rouler sur la guerre. Cette personne, qui a fait le STO, (Service du Travail Obligatoire) en Allemagne, a l'impudence de prétendre qu'il avait été malheureux en Allemagne et que les soldats qui étaient restés en Indochine étaient des « planqués ». Mon Père ne dit pas un seul mot, il se lève, ôte son pull et sa chemise, se retourne et montre son dos. Sur ce dos il y a, bien visibles, les cicatrices des chaînes rougies que les Japonais lui ont appliquées sur le dos pour le faire parler, (à la dernière extrémité, voyant qu'ils allaient être pris, ces artilleurs avaient saboté leurs canons en démontant et en cachant quelques pièces qui rendaient ces armes inutilisables, et les Japonais voulaient leur faire avouer où ils les avaient « planquées »). L'homme s'est tu, puis s'est excusé. Personne, à part ma mère n'était au courant de ces mutilations. Il n'aimait pas raconter « sa » guerre.

Il ne s'en est jamais vraiment remis. Il est parti bien trop tôt à l'âge de 54 ans, sans une décoration, sans le moindre honneur. J'étais le seul militaire en tenue pour saluer sa dépouille.

Quelque trois semaines après le retour de mon Père, un Dimanche matin, je reviens de la messe avec ma Mère et j'aperçois mon Papa sur le pas de la porte de notre maison. Je me précipite pour l'embrasser, je lui saute au cou, et là...

Je reçois une gifle monumentale, brutale, qui me jette à terre. Je ne comprends pas, je suis sonné.

Je me relève, je tends les bras, je demande pourquoi ? La réponse vient, aussi brutale que la gifle ; « Tu m’as marché sur le pied ! »

A partir de cet instant, je n’aime plus mon père, c’est la défiance qui s’installe, je me méfie de tout !

Mon père est un homme extrêmement autoritaire, dont les mots sont « parole d’évangile » Et le moindre de ses désirs un ordre. Il fait régner la crainte dans la maison. Seule ma Grand-mère lui tient tête, et alors là, bizarrement, il se calme. Que n’intervient-elle plus souvent !

Et pourtant, bizarrement, je lui garde une certaine affection, mitigée de crainte et de défiance. Obéir, faire ce qu’il commande, même si c’est absurde, c’est l’unique moyen de ne pas attirer sa mauvaise humeur, voire sa colère laquelle entraîne des gifles, toujours ces gifles qui humilient et qui font très mal !

\*\*\*

Juillet 1947, un été étouffant. Nous allons, mon Père ma Mère et moi rendre visite à mes Grands-parents paternels à Braquemont, un village près de Dieppe, en Seine-Inférieure. C’est un événement, une véritable expédition. Le voyage



entre Libourne et Dieppe n'est pas une mince affaire, surtout dans les wagons en bois de 3<sup>e</sup> classe de la SNCF. Et ma brave femme de Mère n'a rien trouvé de mieux que de préparer une bonne quantité d'œufs durs pour le voyage. Et rien d'autre, si ce n'est du pain et de l'eau, (en portion congrue). Ce voyage est très long et paraît interminable à cause des œufs durs ! Parvenus à Dieppe, je meurs de soif et je l'étanche longuement à un robinet, dans la gare. Mais le trajet n'est pas terminé pour autant, il nous faut attendre le car brinquebalant qui nous conduira jusqu'à Braquemont, à quelques kilomètres.

Arrivés à destination, je fais connaissance avec ma famille paternelle, ma Grand-mère Juliette, une grande femme sèche, à qui il ne faut pas en conter, mon Grand-père Louis, un très brave homme, ma Tante Madeleine, (la sœur de mon Père et qui a le même caractère que sa Mère), mon oncle et mes deux cousines, Mauricette, 7 ans et Paulette 5 ans, qui deviendront rapidement des compagnes de jeux.

Le lendemain, mon Grand-père me prend par la main et, à travers champs et vergers me conduit au sommet des falaises du Pays de Caux, et, de là, me fait découvrir la mer ! Je suis ébloui, jamais je n'ai vu un spectacle pareil et je mets quelques instants pour réaliser la ligne d'horizon. Sous mes yeux écarquillés, le ciel et la mer se confondent !

Ma mère a été désignée depuis longtemps pour être la marraine de ma cousine Paulette. Mais pour que le baptême

puisse avoir lieu, il a fallu attendre que mon père soit revenu d'Indochine.

Quel baptême ! La future Chrétienne est un peu grande mais qu'importe. Pour l'occasion, les parents de Paulette ont invité le ban et l'arrière ban de la famille, (côté Gambier surtout) . Ce n'est guère difficile sachant que mon arrière-grand-père est issu d'une lignée de onze enfants et mon Grand-père d'une fratrie de 10 marmots, tous nés à Bracquemont. Et comme Bracquemont n'est pas un grand village, cela représente une sacrée tribu où chacun est frère ou sœur, beau-frère ou belle-sœur, cousin, cousine et j'en passe ! Les présentations sont faites, mais je n'en retiens pas grand-chose. Et puis il faut bien que mes grands-parents montrent l'enfant prodigue, (mon père), qui n'est pas revenu au village depuis au moins quinze ans !

Quel baptême dis-je ! La fiesta dure trois jours ! Mon grand-père a tendu une grande bâche entre deux bâtiments, et, le premier repas passé, chacun mange, boit, chante à sa guise, et va dormir de temps en temps, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Entre autre chose, cela me change des restrictions !

Les vacances durent quinze jours, il faut rentrer. Le retour se passe plus agréablement que le départ. D'abord parce que le train est moins bondé et, surtout, parce que Maman, forte de son expérience de la quinzaine précédente,

a préparé de délicieux sandwiches à la tomate, avec quelques rondelles d'œufs durs, et surtout de l'eau en quantité suffisante. Pour ma part, je suis un peu triste de quitter mes deux gentilles cousines.

Je vais à l'école privée où professait ma Mère. Depuis qu'il est revenu, mon Père ne veut plus que ma Maman travaille. C'est l'école Saint Jean de Libourne, dont le directeur est un certain D-W. Je suis un élève moyen et je m'y ennuie. Je suis las de ces « notre Père » et de ces « Je vous salue Marie » débités à tout bout de champ : à la rentrée, aux récré, avant de sortir, et ça recommence l'après-midi. De plus, le fils du Directeur, Philippe, qui a à peu près le même âge que moi, m'a pris en grippe et ne cesse de chercher la bagarre. Un matin, (j'ai dix ans), j'en ai assez, je range soigneusement toutes mes affaires dans ma besace, (une besace en toile que m'a confectionné ma Grand-mère, et qui me suivra jusqu'au bout de ma scolarité), et je rentre chez moi, à la sortie de midi, en déclarant : « Je ne veux plus aller à l'école ! ». Gros émoi à la maison, on me questionne, je raconte tout, les prières, le fils du directeur, je n'oublie rien. L'après-midi même, ma Mère me reconduit à l'école Saint Jean et demande à voir le directeur. L'entrevue est plus que houleuse et ma Mère me ramène chez moi. Après une longue discussion entre mon

Père, ma Mère et ma Grand-mère, la famille décide que, désormais, j'irai à l'école de la République.

Mais ce n'est pas une petite affaire que de changer d'école en cours d'année scolaire. Après pas mal de tergiversations, (quitter l'école libre, ça ne s'est jamais vu dans la famille), la raison l'emporte, et ma Mère réussit à me faire admettre à « l'école de garçons du Centre » de Libourne.

Là, on me colle dans une classe, dirigée par Monsieur L. qui me prend aussitôt en grippe, pour la raison majeure qu'il est anticlérical.

De plus, le programme n'est pas le même et j'ai beaucoup de mal à « prendre le train en marche », ce qui me vaudra maintes brimades de cet instituteur sadique qui prend plaisir à me coller des coups de règle sur le bout des doigts joints « en pointe », ou à me laisse moisir, les genoux posés sur une règle, histoire de me faire entrer la règle de 3 dans la tête.

Les grandes vacances arrivent. Je ne sais pas quelle mouche pique ma mère, elle se met dans la tête de me faire passer le certificat d'études primaires dès la prochaine session, en candidat libre : j'ai dix ans ! Tous les jours, je suis submergé de devoirs et de leçons auxquels, certaines fois, je ne comprends pas grand-chose. J'arrive très vite à saturation et, fatalement, ce qui devait arriver arrive ... Un

soir, fin Août, je suis pris de violents maux de tête et ma température augmente brusquement de façon significative. Je ne dis rien car le lendemain, un dimanche, nous devons aller nous promener à Saint- Emilion, mon Père, ma Mère et moi. Le lendemain matin, au réveil, les choses ne se sont pas arrangées, je suis brûlant et je divague un peu. Le vieux médecin de famille alerté arrive et diagnostique une méningite. Il se retourne vers ma mère et lui dit : « C'est un mauvais moment à passer ».

Mon Père réagit aussitôt et va chercher un jeune médecin qui vient de s'installer, (nous sommes un Dimanche matin), le Docteur S. Celui-ci, dès son arrivée, me conduit à l'hôpital, dans sa voiture.

Je n'ai pas grand souvenir de l'hôpital sauf que, dès mon arrivée, on m'a fait une ponction lombaire. Oh ! cette ponction, je m'en souviendrai longtemps ! Assis sur le bord du lit, un coussin posé au creux de l'estomac et une infirmière qui me tient solidement les bras tirés en avant. La douleur lorsque l'aiguille pénètre entre deux vertèbres ! Douleur atroce et qui semble durer une éternité !

On me garde quelques jours à l'hôpital, tout le monde me dorlote, ma mère et ma grand-mère, sans compter tout le personnel infirmier qui est d'une extrême gentillesse. A l'époque, un début de méningite est toujours très grave. En principe on en meurt ou on en demeure idiot. Vous voyez, je ne suis pas mort... !

Bien sûr, après une épreuve physique pareille, il n'est plus question de Certificat d'Études prématuré. A la rentrée, je retourne à l'école de garçons du centre et retombe sur... Monsieur L. qui trouve une autre façon de me railler, ma Mère lui ayant demandé de me ménager à cause de mon état. Il m'appelle le « Père Ingite », c'est très fin... ! Pour mon malheur, je resterai deux ans dans sa classe (seconde et première division), mais à chaque classement, je reste parmi les premiers.

Je suis Catholique, issu d'une famille un peu bigote, (sauf mon Père), et, naturellement, je vais au catéchisme et prépare ma première communion.

Là, un jour, ma Mère me surprend. Elle me prend à part et me dit : « Si tu ne réussis pas ton certificat d'études, ce n'est pas très grave, mais il faut absolument que tu obtiennes l'autorisation de faire ta première communion, étudie bien ton catéchisme ». C'est un bouquin, de belle épaisseur, bourré de questions et de réponses, qu'il faut savoir par cœur. Lorsque le Prêtre qui nous fait le caté, (le Jeudi matin, laïcité oblige, pose une question au hasard dans le bouquin, il faut être capable de donner la réponse dans l'instant qui suit. En y repensant, c'était littéralement du « bourrage de crâne » !

Parallèlement au caté, il y a le patronage le Jeudi après-midi, et au patronage, depuis quelque temps il y a

les « cœurs vaillants ». L'équivalent pour les filles, ce sont les « âmes vaillantes ». C'est une espèce de scoutisme, beaucoup moins poussé quand même, qui permet de rester auprès de l'église. On m'a nommé chef d'équipe d'une dizaine de garnements, et je n'en suis pas peu fier.

Un Samedi après-midi, le prêtre qui s'occupe des Cœurs vaillants nous remet des écussons représentant l'insigne des CV à coudre sur nos bérets, ce que nos mamans font immédiatement. Le Lundi matin, nous arrivons à l'école, tout fiers de nos signes distinctifs, ça ne traîne pas ! Dès la récréation du matin, c'est Monsieur L. qui donne l'alarme au Directeur. Dès la rentrée de récréation, nous avons ordre, soit de faire découdre les écussons des bérets, soit de revenir l'après-midi ou tête nue ou avec des bérets sans insigne. On s'exécute car on ne plaisante pas avec la laïcité et on ne dérange pas, pour autant, le parlement et le Ministre de l'Éducation Nationale !

Le jour de ma première communion, arrive. Je suis ému, bien sûr. Pour la circonstance, ma mère m'a fait confectionner un beau costume bleu marine, (qui doit coûter les yeux de la tête) et a acheté un très beau brassard de communiant. Le jour de la cérémonie, au milieu des autres communicants, j'ai l'air d'un marié égaré, je les dépasse tous d'une bonne tête, je suis très grand pour mon âge

Et arrive la fin des classes, ce sont bientôt les vacances, le moment est venu de faire un choix. Ou je rentre en 6° ou j'opte pour la classe du certificat d'études.

Curieusement, là encore, ma mère me décourage d'entrer en secondaire : « Tu vas être obligé d'apprendre l'Anglais, tu vas changer de professeur plusieurs fois par jour », et tout un tas de fariboles tirées du même tonneau qui font que je me décide pour le Certificat d'Études, « Aléa jacta est ! »

Pendant que les vacances s'écoulent sous le chaud soleil du Sud-Ouest, je pense que le temps est venu de faire une petite rétrospective et que je vous parle de mon Oncle Georges.

Je ne puis que faire le rapprochement avec ce qui est arrivé dans ma famille avant que je naisse.

Ma Mère avait un jeune frère, (mon Oncle Georges, que je n'ai jamais connu, évidemment), qui devait avoir 19 ans, très sportif, et qui était maître-nageur. Ma famille était partie avec des amis, (une association sportive), au Cap Ferret. (embouchure de la Gironde). Dans l'après-midi, de jeunes hommes sont partis se baigner, et l'un d'eux s'est trouvé en difficulté. Mon Oncle Georges et un ami, maître-nageur, lui aussi, ont plongé pour porter secours. Au moment où ils rejoignaient la personne en difficulté, ils furent enlevés tous les trois par une lame de fond et se sont noyés sous les yeux de ma Mère et de ma Grand-mère.



Inutile de vous dire que lorsque je suis né, il n'était pas question que je m'approche d'une flaque d'eau. C'est ainsi que d'interdictions en interdictions, je n'ai appris à nager que vers ma soixantième année, lorsque j'ai fait construire ma piscine. J'ai fait le contraire des autres, ma piscine a été construite avant que de savoir nager !

Je porte son prénom avec fierté dans la collection de prénoms qui m'ont été attribués à ma naissance.

Mon Oncle Georges n'était pas que sportif, il était musicien. C'est sans doute de lui que je tiens ces prédispositions pour la musique.

Je me souviens, étant enfant, avoir admiré ses instruments, une mandoline, un banjo, un accordéon et un harmonica, qui avaient pieusement été conservés par ma Grand-mère et ma Mère. On pouvait les regarder, mais ne surtout pas y toucher.

Et puis un jour, par nécessité financière, sans doute, ces instruments sont vendus. Partis, le banjo, la mandoline et l'accordéon. Il ne reste plus que l'harmonica que, sur mon insistance, ma Mère me confie, avec forte réticence, un beau jour d'été. C'est un harmonica diatonique Honner double face, avec une entrée en « C » et l'autre dont je ne remarque pas la tonalité.

J'ai une douzaine d'années, et le roi n'est pas mon cousin lorsque, juché sur le muret en pierre qui délimite l'espace de

la loge de ma Grand-mère du reste de l'usine à gaz de LIBOURNE, je m'époumone à tirer des sons de ce malheureux harmonica.

Bien sûr, je m'aperçois très vite qu'en soufflant et en aspirant dans le même trou on n'obtient pas le même son, mais ma science de l'instrument s'arrête là. Alors ce sont des envolées qui n'ont rien de lyriques mais qui peuvent durer des heures entières, confortablement assis, et le dos calé par le tronc d'un vieux micocoulier dont les grosses branches me permettent souvent de « grimper dans la mâture », lorsque je me prends pour un pirate.

Et puis un jour, alors que, comme à l'accoutumé, je souffle à perdre haleine, accidentellement, je trouve 4 ou 5 notes, qui se suivent, d'une rengaine à la mode, ou presque, ce doit être, « le temps des cerises » ; c'est une révélation ! Après avoir répété plusieurs fois le même thème, pour m'assurer que je ne prends pas mes rêves pour une réalité, je me mets en devoir de chercher et de trouver les notes suivantes de la rengaine. Et j'y parviens ! De ce jour, je me mets à étudier scrupuleusement l'instrument, que je finis par maîtriser sans trop de peine. A partir de ce moment, l'harmonica et moi devenons inséparables. Toutes les mélodies, ou presque, y passent et je deviens, sans le vouloir, un virtuose de l'instrument, ce qui me donne, pour le reste de mes jours, le goût de la musique.

Je demeure persuadé que c'est à mon Oncle Georges que je dois ces prédispositions pour la musique.

\*\*\*

Les vacances s'achèvent, j'entre dans la classe du certificat d'études, en deuxième division, sous la houlette de Monsieur D.

C'est un petit homme sec au bord de la retraite qu'il repousse d'années en années, toujours vêtu d'un costume gris, orné d'un éternel nœud papillon. Monsieur D. ne plaisante pas avec la discipline. Dès que la cloche annonce la reprise des cours, il faut que nous soyons sur deux rangs, dans la cour, devant la porte de la classe, bien alignés. Monsieur D. ouvre la porte de la classe, nous entrons posément, en silence et nous regagnons nos places respectives, nous restons debout. Monsieur D. entre à son tour, monte sur son estrade et dit : « Asseyez-vous messieurs », puis il se retourne vers le grand tableau noir et, en haut, à gauche, il inscrit « le verbe du jour ». C'est celui qui nous servira de punition éventuelle. C'est un rituel. A chaque incartade, et il à l'œil, c'est : « Monsieur Untel, un verbe ». Et il s'agit du verbe inscrit au tableau, à tous les modes et à tous les temps, qu'il faut recopier dès que l'on a une minute de libre et, bien entendu, pendant les récréations.

Nous ne quittons pas la classe avant d'avoir terminé. Inutile d'essayer le papier Carbone, ça ne passe pas ! Si la journée n'a pas suffi nous restons le soir après l'heure. Monsieur D. est présent à son bureau, à corriger des copies.

Un jour particulièrement néfaste, j'ai écopé de cinq verbes. Inutile de dire que je ne suis pas rentré chez moi à l'heure ! Et de ce fait, en rentrant, sans avoir à donner d'explications, j'ai ramassé une magistrale paire de gifles, de la part de mon père.

Mais quel bonheur d'être dans la classe de Monsieur D. ! C'est un pédagogue né, avec lui tout est clair, il explique à la perfection, il vous fait aimer l'école.

Si les élèves respectent Monsieur D. c'est, je crois l'effet de réciprocité qui joue beaucoup. Jamais, en deux ans, je n'entends Monsieur D. tutoyer un élève, ou lever la main sur lui, à peine la voix qui monte d'un ton, lorsque c'est vraiment indispensable. Le premier comme le dernier a droit au même traitement.

Pendant deux ans je caracole aux premières places, que ce soit dans la deuxième ou la première division. Il y a un classement tous les mois. Un mois pendant lequel je suis particulièrement dissipé, je me retrouve cinquième, la honte ! Et la sérénade à la maison, lorsque je montre mon cahier de notes !

D'habitude, ma place c'est deuxième. Jamais premier. Je suis au premier rang, parce que l'on change de place à tous les classements, les meilleures devant et les moins bons derrière. C'est comme ça que j'ai un copain qui ne change jamais de place il est dernier et reste sur le banc qui se trouve au fond de la classe. Ma place est à la droite d'un bon copain qui, quoi qu'il arrive, trouve le moyen d'avoir, tous les mois, quelques points de plus que moi. J'ai beau redoubler d'efforts, rien n'y fait. En vérité, je sais d'où ça vient, ce sont les dictées, je perds systématiquement des points parce que je ne mets jamais d'accents. Je les ignore superbement, je trouve que cela ne sert à rien.

Et le jour de l'examen du Certif arrive. Malgré les bonnes places que j'ai eues pendant ces deux dernières années, je suis mort de peur, presque tétanisé.

Je revêts mes plus beaux atours, enfin ceux qu'a dénichés pour moi, ma Mère, auprès du secours catholique, car il y a belle lurette que mon beau costume de communiant est devenu trop court, trop étroit aussi, et mes parents n'ont pas de quoi m'offrir des vêtements neufs. (Pour eux non plus, d'ailleurs). Alors je porte ceux dont des inconnus n'ont plus besoin. Mais cela ne m'affecte pas trop, j'ai l'habitude.

Je passe le Certif dans mon école, et j'ai la chance de me voir désignée une place dans ma classe. Ce décors familier

me rassérène beaucoup, bien que le dit décor soit dépouillé de tout ce qui pourrait aider les candidats, (cartes géographiques aux murs et tout le matériel pédagogique en général.)

Les épreuves écrites se passent bien, elles ne sont pas faciles, mais je suis dans mon élément. Restent les épreuves orales qui me terrorisent. Affronter des examinateurs inconnus me met mal à l'aise. Je suis rassuré par le sourire clair que m'adresse la jeune et jolie examinatrice qui me fait passer l'épreuve de chant et de récitation, sous les platanes de la cour de l'école. Nous avons le choix entre le chant et la récitation. J'ai un joli petit brin de voix, j'opte pour le chant. Je lui sors « l'hymne à la nuit » de Rameau. A son attitude et son regard, je comprends que c'est gagné.

Reste à attendre les résultats qui tardent à venir. Je bous d'impatience et d'angoisse. A la fin ces résultats tombent. Je suis reçu à une place forte honorable. Reste maintenant à obtenir le précieux parchemin des mains d'une secrétaire particulièrement débordée. C'est la première fois que mon nom figure sur un diplôme et je n'en suis pas peu fier. Mon tour arrive et j'attends mon copain Francis B. qui habite la même rue que moi et qui est toujours dans la file d'attente.

Lorsque nous sortons enfin, de l'école, il est presque quatorze heures, et nous nous heurtons très vite à nos mères qui sont venues à notre rencontre. Nous nous précipitons

vers elles en brandissant notre papier et en criant à tue-tête : « Nous l'avons ! » .

Le soir il y a une petite fête à la maison, et je m'endors, auréolé de mes lauriers tout neufs !





## *Chapitre 2*

# De l'apprentissage jusqu'à 18 ans

Je pense avoir un peu de répit après ce certif bien gagné, mais mon père ne l'entend pas de cette oreille, il faut désherber le jardin. Et à la main s'il vous plaît. En plein cagnard du mois de Juillet en Gironde. Je rêve tout en arrachant l'herbe !

Je rêve car depuis l'âge de 12 ans environ, je veux être aviateur, et en attendant d'être assez grand, je me suis mis au modélisme. Je fais des maquettes d'avions et de planeurs en suivant les plans diffusés par la revue « Le MRA », (le Modèle Réduit d'Avions). Mais si mes machines volantes, (si on peut dire), sont bien construites, je me débrouille pas mal et suis assez habile de mes mains, mes machines volantes volent mal, car je ne sais pas les régler, et il n'y a

personne dans mon entourage qui puisse me conseiller dans ce domaine. Et, en travaillant, je rêve à une foule d'améliorations pour mes avions.

Je réalise ces maquettes le soir, après le dîner, dans la loge de ma Grand-mère, sur un coin de table, quand mes parents sont partis se coucher. Ma Grand-mère est d'une patience infinie et d'une grande douceur. Je peux parler de mes projets avec elle. Elle me comprend, et me laisse travailler jusqu'à vingt-deux heures environ.

Partant du fait que mes petits aéronefs volent mal, mais ayant attrapé le « maquettisme », je me rabats sur les bateaux, parce qu'au moins un bateau, ça flotte.

C'est ainsi que je me suis inspiré des plans édités par le MRB, (Le Modèle Réduit de bateaux), pour entamer la réalisation d'un chalutier, le « Mersey », une maquette d'un mètre de long environ. Cette réalisation, toute en balsa, me prend presque un an. Un an, tous les soirs, sur la table de la cuisine de ma Grand-mère et sous son regard bienveillant. Je réussis ma construction et fais le premier essai, un jour, vers treize heures, dans le grand bassin à poissons rouges de notre voisin, le boulanger. Ce bateau est propulsé par un petit moteur électrique alimenté par une grosse pile. Et ça fonctionne ! Fou de joie, je me précipite dans la loge de ma Grand-mère pour annoncer la « bonne nouvelle » à mon père qui sommeille avant de retourner au travail. En retour, j'ai droit à une engueulade pour l'avoir réveillé, avant qu'il

ne daigne venir voir ma réalisation en train de naviguer. Bon, c'est le lot quotidien, ou presque.

Un jour de Juillet, pendant que je suis plongé dans ma rêverie, au milieu du jardin, en train d'arracher l'herbe, mon père, brusquement, vient me ramener aux réalités. Dans la famille, passé le certif, quand on l'a, (heureusement que la scolarité est devenue obligatoire jusqu'à l'âge de quatorze ans), pas d'histoires, on travaille !

Pour moi qui rêve de plonger dans la mécanique, je suis servi ! Mon père vient de me trouver un contrat de trois ans d'apprentissage, non rémunéré, chez un opticien surfaceur qui vient de s'installer. Cela flatte son ego de pouvoir annoncer que son fils travaille dans l'optique, moi, ça ne me convient pas du tout ! Mais force m'est de faire contre mauvaise fortune bon cœur ! Le contrat est signé, je commence le travail le premier Août 1951, le répit aura été de courte durée !

Et, comble de bonheur, l'atelier où je dois travailler se trouve à l'opposé de la maison, à l'autre bout de la ville, à presque quatre kilomètres, que je dois parcourir quatre fois par jour. A midi, à l'heure du repas (il y a une coupure du travail entre midi et quatorze heures), j'ai à peine le temps d'arriver chez moi, d'engloutir mon repas, et de retourner travailler.

Quand je rentre, vers dix-huit heures trente, j'ai la joie de devoir charrier une vingtaine d'arrosoirs entre la borne d'eau publique qui se trouve à une cinquantaine de mètres, et le jardin de la maison sans eau dans laquelle nous couchons, mes parents et moi. Mon père s'est mis dans la tête de cultiver le petit jardin attenant à l'arrière de la maison. Il sème et j'arrose, c'est sa vision de la répartition des tâches. Ce jardin, est constitué d'une poussière grise, sablonneuse. On peut y mettre toute l'eau que l'on veut, le sol boit tout et ne laisse rien pour les légumes. C'est l'évidence, même la mauvaise herbe a du mal à pousser. Mais c'est l'idée de mon père et il s'entête !

Cela ne m'empêche pas de rejoindre ma Grand-mère, tous les soirs, dans sa loge. Encouragé par ma réussite en modélisme avec le chalutier « Mersey », j'entreprends la construction d'un autre bateau, un bateau de guerre, cette fois. Il s'agit d'un chasseur de sous-marins, le CH2, toujours d'après les plans du MRB.

Le manège des allers- retours à pied de mon domicile à mon lieu de travail et vice- versa dure environ deux mois. Ces trajets quotidiens me fatiguent pas mal. Mon père possède déjà un vélo, acheté d'occasion, dont il se sert pour aller au travail et sur lequel j'ai appris à pédaler. Un soir, je le vois arriver sur un vélo bleu, (ma couleur préférée), flambant neuf. Il en descend et me dit « Tiens, ça c'est pour

toi ». Je n'en crois ni mes yeux ni mes oreilles. Un vélo neuf, pour moi ? Il me le remet entre les mains. C'est un vélo « routier » de marque Cazenave, qu'il vient d'acheter à crédit, pour moi. Sur le coup, je suis à la fois incrédule et fou de joie ! Et ce vélo a un dérailleur à trois vitesses, en plus !

Je vais pouvoir aller au travail, en vélo, tous les jours, c'est magnifique ! Pour autant, ce travail ne me plaît pas, mais alors pas du tout. Toute la journée on facette des verres de lunettes commandés par les opticiens lunetiers, pour les grands presbytes, pour les opérés de cataracte, et que sais-je encore. Nous travaillons les « palets », (les verres bruts de fonderie) à l'aide de sable de Fontainebleau, sur des meules aux courbures adéquates, puis, lorsqu'ils sont à la courbure et à l'épaisseur voulues, nous les polissons à l'aide d'autres meules de même courbure sur lesquelles est collé du feutre qu'il faut constamment alimenter en liquide polisseur et refroidisseur pour ne pas que le verre éclate.

C'est un travail répétitif assez monotone.

Il y a aussi le travail sur machine Torcyl, pour les verres destinés aux astigmatés, et, rarement, des verres spéciaux destinés à l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre.

On ne peut pas dire que le travail soit très varié et captivant.

De plus, monsieur L. mon patron, me charge d'un infinité de tâches qui n'ont rien à voir avec le métier. Mais il paraît que c'est le sort de tous les apprentis, j'en doute !

Un an passe ainsi, puis viennent les vacances, (trois semaines) pendant lesquelles je retrouve le jardin familial et ses mauvaises herbes. Le Dimanche, j'ai le droit de faire une ballade en vélo, de 14 H à 18 H. J'en profite pour sillonner, dans un premier temps, toutes les routes du Libournais, puis, la pratique du vélo devenant de plus en plus aisée, la plupart des routes de la Gironde. Je me fixe un objectif et essaye de l'atteindre en roulant de plus en plus régulièrement et de plus en plus vite. Je suis fou de vélo, je deviens rapidement un très bon cycliste. J'estime, à vue d'œil, ma vitesse moyenner à vingt-cinq kilomètres heure, quelle que soit la charge du vélo et le profil de la route.

Les vacances s'achèvent, je retrouve l'atelier et j'ai la surprise de découvrir un second apprenti de 14 ans, Gaston, dont les parents viennent de signer, eux aussi, un contrat de trois ans sans rémunération. Voilà bien de la main d'œuvre à « bon marché » pour cet atelier !

Nous sympathisons très vite, Gaston et moi, et profitons de l'absence de Monsieur L. pour faire de mémorables batailles de tisonniers en nous inspirant des aventures de Zorro et autres mousquetaires. Mais nous redevenons très rapidement très sérieux sous la surveillance du patron.

Lorsque Monsieur L. s'absente, quelquefois plusieurs jours, pour aller prospecter de nouveaux clients, souvent en région Parisienne, il me laisse la responsabilité de l'atelier. Le travail à faire, prendre les commandes éventuelles des clients par téléphone, etc. Je n'en suis pas peu fier !

« Jean-Marie, je te confie l'atelier, il faut que ça tourne en mon absence », et ma foi, je fais de mon mieux. Avec un sentiment de satisfaction pour la confiance accordée, et un travail fait consciencieusement

La maison où nous couchons, mes parents et moi, n'a aucun confort, juste l'électricité. Le seul avantage, c'est que j'ai une chambre pour moi tout seul, mais l'hiver, il y fait froid ! Pas de chauffage !

Si bien que nous prenons tous nos repas dans la loge de ma Grand-mère, dans la loge proprement dite. Cette pièce est équipée d'une large cheminée qui est alimentée par du coke qui est généreusement fourni par l'usine à gaz. Dans les chambres, rien.

En plus de son travail de concierge, ma grand-mère doit « faire » tous les bureaux de l'usine à gaz avant que les employés n'arrivent au travail à huit heures. Elle se lève donc à cinq heures du matin pour faire ses bureaux.

Mon Arrière- grand-tante, la tante Louise, vit seule dans sa maison située à une centaine de mètres. Elle est veuve d'un maître de Chais, Ernest D. et n'a pas d'enfants. Elle possède une certaine aisance. Elle a vendu sa maison en

viager à ma grand-mère, avec obligation de s'occuper d'elle. Nous lui rendons visite tous les jours. C'est une robuste octogénaire bien sonné qui n'a jamais été malade, nous lui rendons de menu services, mais en général, elle est autonome.

Un mauvais matin de Janvier, le trente et un Janvier 1953, à six heures du matin, mon père me réveille : « Va vite chercher le docteur, Mamie, (ma grand-mère) est malade ». Il l'a trouvée étendue sans connaissance dans sa loge, c'est son dernier jour de travail, elle doit prendre sa retraite le lendemain.

Je fonce comme un fou, en chemise malgré le froid mordant, sur mon vélo, jusqu'au domicile du médecin qui se trouve à un bon kilomètre. Je le réveille, bien sûr. Le temps que je revienne, il arrive en même temps que moi avec sa voiture. Entre temps, mon père a étendu Mamie sur son lit. Le docteur l'ausculte et hoche la tête.

« C'est fini », dit-il, « c'est une congestion cérébrale, il n'y a rien à faire ».

Mamie s'éteint à quatorze heures trente. Je suis désespéré, ma Mamie ! Contre l'avis de mes parents, je dépose un dernier baiser d'adieu sur son front, puis je vais dans un endroit solitaire, pleurer abondamment. Mon chagrin est immense ! Ma Mamie !



Je demeure persuadé que c'est la nouvelle qu'elle a reçu la semaine précédente qui a précipité sa mort. En effet, on lui a fait savoir, par lettre recommandée, qu'elle avait dépassé l'âge de travailler et qu'elle était mise à la retraite d'office le 1<sup>o</sup> Février.

Les obsèques ont lieu quarante-huit heures après. Le cortège qui suit le corbillard est impressionnant. Ma Mamie était connue et estimée.

Puis vient la libération de la loge et les obligations administratives. La plus importante est la reprise du viager de mon Arrière-grand-tante Louise par mes parents. Nous allons habiter dans sa maison qui présente plus de place et plus de confort, (un seul robinet d'eau froide sur un évier en grès !). Bon, c'est comme ça.

Le déménagement, (avec des brouettes et une charrette à bras), prend quelques jours. Heureusement, la maison de Tante Louise n'est pas loin, environ une centaine de mètres.

Lorsque je retourne travailler, une semaine après ces événements, je suis accueilli très fraîchement par mon patron qui me reproche cette absence prolongée. J'ai beau lui expliquer que mes Parents ont eu besoin de moi pour déménager, il ne l'entend pas de cette oreille. Je suis obligé de demander à mon père de venir le voir. Mon père le prend de haut et mon patron aussi, ça n'arrange pas nos relations.

En déménageant, je n'ai pas vraiment gagné au change. Bien sûr, j'ai une chambre, pour moi tout seul, qui donne sur

la rue. C'est un avantage, j'adore sortir la nuit, quand il pleut, bien couvert, bien chaussé, un chapeau sur la tête, ayant appartenu à mon Grand-père, je parcours les rues de Libourne. Je sors et j'entre par la fenêtre de ma chambre, très discrètement, à l'insu de mes parents . Mais le jardin est cinq fois plus grand. Un jardin invraisemblable, de huit mètres de large et de cent mètres de long. Et constitué, de même façon, de cette espèce de poussière grise qui formait la « terre » de l'autre jardin. Le fond du jardin est mitoyen de l'usine à gaz, ce qui n'est pas pour arranger la couleur du sol. On hérite de la poussière de charbon, en veux-tu en voilà.

Et, naturellement, l'herbe du jardin est pour moi. Huit cents mètres de jardin à désherber à la main ! Quand on arrive au bout il n'y a plus qu'à recommencer au départ. Ça ressemble un peu au tonneau des Danaïdes !

Depuis que ma Mamie est partie, un ressort s'est brisé. Je n'ai plus goût à grand-chose. Je finis ma maquette du CH 2, mais le cœur n'y est plus.

La seule chose qui compte encore est la musique. Après une longue période de deuil, j'ai repris mon harmonica. J'ai fabriqué une espèce de batterie, à l'aide de trois tambourins dont j'assure la tension des peaux à l'aide de trois petites lampes électriques qui diffusent de la chaleur. C'est mon copain Jean-Marie qui s'en sert, il a le rythme dans la peau. Il m'accompagne, le dimanche après-midi, (le seul moment

de repos et de tranquillité de la semaine), pendant que je joue de l'harmonica.

L'été arrive. Je fais la connaissance du responsable du Touring Club de France pour Libourne. C'est un agent de la police municipale, Monsieur J. C'est un peu à cause de ça que mon père accepte que je rejoigne le groupe de cyclotouristes du TCF. C'est un immense pas vers plus de liberté ! Nous nous réunissons une fois par quinzaine, le soir, dans la salle d'un café, laissé à notre disposition pour la circonstance. Ce café tient lieu de siège pour le TCF de Libourne. Nous sommes à peu près une trentaine. Nous décidons ensemble d'un week-end de sortie camping pour la semaine suivante, généralement à une trentaine de kilomètres, toujours sous la houlette de Monsieur J.

Je n'ai pas de toile de tente. Un camarade se propose pour m'héberger. Il faut encore, bien sûr, l'accord de mon père. Je finis par l'obtenir. Le Samedi après-midi suivant, je pars avec le groupe, Nous finissons par aboutir à un endroit parsemé de pins. Tout près d'un village, en Charente. C'est la première fois que je vois un bivouac. J'admire la dextérité avec laquelle chacun monte sa tente. Je veux aider le camarade qui m'héberge, mais il finit par me faire comprendre qu'il ira beaucoup plus vite tout seul.

Le bivouac monté, nous allons ensemble visiter le village. Puis c'est le repas du soir. Le groupe se compose

d'une trentaine de membres, filles et garçons. Nous partageons les vivres que nous avons apportés. L'ambiance est très sympathique. Le soir venu, nous nous réunissons autour d'un feu de camp. Chacun y va de son histoire, je me taille un petit succès avec mon harmonica. Je ressens un sentiment de liberté que je n'ai jamais connu ! Puis au lit. Je dors à même le tapis de sol, entortillé dans une couverture. Mon camarade, lui, bénéficie d'un matelas pneumatique, un luxe !

Le lendemain matin, randonnée en vélo dans la région. Quelques-uns d'entre nous ont des Mobylettes, j'essaye de rouler aussi vite qu'eux, pas évident du tout.

Nous faisons ainsi quelques sorties, je suis toujours hébergé par le même camarade. Quelques fois il m'arrive d'aller roder autour du magasin du maître voilier de Libourne. Il vend des voiles, bien sûr, en fabrique, vend et fabrique également des bâches, possède des kilomètres de cordages divers et, surtout, vend des toiles de tentes, et tous les accessoires pour le camping. C'est très souvent que je vais roder autour du magasin de Monsieur D.

Parmi tout cet étalage, j'ai repéré une petite canadienne inversée, biplace, qui ferait bien mon affaire. Mais, compte tenu des maigres pièces que m'octroie mon patron, cette tente est d'un prix inaccessible et reste un rêve.

Un soir, en rentrant du travail, je trouve mon père et ma mère installés sous la véranda, (recouverte de tôles au fil des

ans). A peine mon vélo rangé, ma mère me demande d'aller chercher une paire de chaussettes blanches, posées sur mon lit. Je m'exécute et la lui ramène. Je lis de l'étonnement dans les yeux de mes parents. « Tu n'as rien vu ? » me demandent-ils en cœur ; « Non ». Et bien, retourne voir. Je retourne et là, étalée sur mon lit, je vois la canadienne de mes rêves ! J'en reste tout tourneboulé. En revenant vers mes parents, je leur demande ce que signifie ce miracle. Mon père m'explique qu'il a été voir Monsieur D. et qu'il lui a posé des questions. Tout le monde se connaît à Libourne. Monsieur D. lui a donc indiqué que j'étais fort intéressé par cette tente, alors mon père l'a achetée « pour que son fils ne couche pas dans la tente d'un autre » ! Et pour bien faire, il y a rajouté un matelas pneumatique biplace. Naturellement, je suis fou de joie, mais la défiance est toujours là. Je remercie chaleureusement mon père, mais ce n'est pas ce geste qui va me faire l'aimer. Il y a trop de brimades, trop de corvées injustifiées, trop de coups sans raison, cela ne pourra jamais s'effacer.

J'étreigne ma tente la quinzaine suivante, sur un petit terrain que nous a aimablement prêté une petite commune des Charentes, « Montendre ». Le soir, au repas pris en commun, Monsieur J. lance : « J'en connais un qui est heureux ». Il n'a pas tort, je n'ai d'yeux que pour ma tente toute neuve !

Et puis l'hiver revient, mes parents contractent simultanément une bronchite aiguë, ils sont obligés de garder la chambre, et moi de rester à la maison pour m'occuper de toute la maisonnée. Mes parents au lit, la vieille tante Louise qui a dépassé le quatre-vingt-dix ans et qui devient tout doucement gâteuse, Ponette, la chatte, qui est toujours là, et son fils « Koméo », qui a quatre ans environ. J'ai demandé à mon père comment se disait chat en indochinois, il m'a répondu Koméo, voilà l'histoire.

Mes parents ont vendu la petite maison où nous logions, en face de l'usine à gaz. Pour le moment, ils sont relativement à l'aise. Tous les jours ils m'envoient faire les courses et me disent ce qu'il faut préparer pour manger. Pour cela ils me donnent des sous et, n'ayant généralement rien dans les poches, je fais sauter un peu l'anse du panier. C'est surtout les pièces qui sont « oubliées » au fond de mon escarcelle.

Dans leur lit, mes parents s'ennuient. A la maison nous n'avons pas de radio. Pour entendre de la musique, il faut que je colle mon oreille contre le mur mitoyen qui nous sépare du voisin.

Un jour, mes parents me confient la mission d'aller négocier un poste de radio chez un marchand qu'ils connaissent. Celui-ci me voit venir, et réussit à me coller un des plus beaux postes de son magasin. Je le ramène avec maintes précautions, solidement amarré sur le porte bagage

de mon vélo. Quand je le présente à mes parents, ils poussent les hauts cris, ils auraient voulu quelque chose de plus petit. Mais bon, maintenant qu'il est là, on le garde. Il est chouette et ornera la pièce à vivre pendant des années.

Le Samedi après-midi, à treize heures, j'ai le droit de changer de station pour écouter Alix Combelle et son orchestre. Alix Combelle est un « énorme » musicien de jazz, il joue du saxophone ténor.

Avec la « manne » que j'ai accumulée, je transforme mon vélo routier en un magnifique vélo de cyclotourisme équipé d'un guidon Franco-Belge, de freins « Mafac », de gardes boue martelés et je tire maintenant un développement de 36 / 13 au plus petit pignon de mon dérailleur.

Un soir, après le repas, vers vingt et une heures, mes parents sont endormis, la vieille Tante Louise est dans la salle à vivre avec moi, je la conduirai à sa chambre un peu plus tard. Je suis en train de lire des BD, lorsque soudain, mon attention est attirée par une odeur étrange. Tiré de ma lecture, j'inspecte la pièce et ne mets pas longtemps pour découvrir le pot aux roses. La tante Louise, n'ayant pas chaud, a glissé ses pieds dans le four de la cuisinière à charbon qui réchauffe l'atmosphère. Ce sont ses charentaises qui sont en train de brûler ! Je n'ai que le temps de lui retirer les pieds du four et d'éteindre le début de cramaison des pantoufles à l'aide d'une grande casserole d'eau froide. La tante pousse des cris d'orfraie qui réveillent

mes parents qui posent des questions et à qui j'explique l'incident. Bien entendu, c'est de ma faute, j'aurais dû être plus vigilant ! Je passe un long moment à éponger l'eau, répandue sur le parquet puis je vais me coucher. Quelle journée !

A leur rétablissement, mes parents s'aperçoivent tout de suite de la transformation de mon vélo. Il y a des explications à donner et des comptes à rendre. Je n'ai pas les félicitations du jury ! A la réflexion, mes parents se rendent compte qu'à même pas dix-sept ans j'ai du jouer pleinement le rôle de la « maîtresse de maison » et ne sont pas trop sévères. Je suis quand même privé de cinéma pendant deux mois, avec obligation de rester à la maison le dimanche après-midi. Compatissant, mon copain Jean-Marie reste avec moi, et nous faisons « de la musique ».

\*\*\*

Lorsque je rentre à l'atelier, après une dizaine de jours d'absence, j'ai droit à une drôle de sérénade, mon patron n'apprécie pas et fait venir mon père. Une fois de plus la situation s'envenime et, une fois de plus, c'est moi qui, en fais les frais. Pourtant, je fais le maximum d'efforts pour satisfaire tout le monde



Le printemps revient. Un matin, brutalement, je ne me sens pas bien, je restitue les trois œufs sur le plat que je suis en train d'avaler au petit déjeuner, (entre autres choses), je suis couvert de sueur, j'ai des frissons et me sens tout mou. Ma mère, inquiète, me garde à la maison et fait prévenir le Docteur S. Celui-ci arrive enfin de matinée et diagnostique une hépatite, (on dit alors une jaunisse). Il préconise que je garde le lit pendant quinze jours et me donne un traitement de cheval. Il faut dire aussi que j'ai une maladie du même acabit. Je suis jaune comme un citron, mes urines sont marron et tout le reste est du même tonneau ! Mon copain Jean-Marie vient me rendre visite le plus souvent possible. Pendant ce temps, j'ai mal dans tous les membres. Quand je me relève, je ne puis plus m'habiller, je suis toujours aussi maigre, mais je ne peux plus mettre mes vêtements. J'ai grandi pendant que j'étais alité. Les manches de ma veste m'arrivent à mi- bras, et mon pantalon à mi-mollet. Je suis devenu aussi grand que mon père, je mesure un mètre soixante-dix-huit.

Pour aller travailler, des bleus de mon père feront l'affaire, mais pour sortir ? Mes parents m'attribuent une enveloppe pour que je puisse aller m'habiller à mon goût, (à condition que ce soit convenable). J'y vais l'après-midi même. Je reviens avec une veste en velours bleu nuit, un pantalon bleu- pétrole, une chemise blanche, des chaussures noires, une cravate noire, (je porte toujours le deuil de ma

Grand-mère), une canadienne gris clair et un chapeau en gabardine, (genre chapeau mou) beige clair. Cet assortiment convient à mes parents, ça aurait été difficile de faire plus classique

C'est encore une chanson amère lorsque je retourne travailler. Mon père intervient une fois de plus. L'atmosphère est de plus en plus tendue entre mon patron et moi. Je ne me vois pas travailler toute ma vie sous les ordres de cet homme.

Un jour, j'approche de mes dix-sept ans, je fais du vélo, en solitaire un Dimanche matin, à la sortie de Libourne, sur la route de Bordeaux. A un moment donné, j'arrive à la hauteur d'un groupe de coureurs cyclistes qui s'entraînent, et je les double allègrement dans une petite côte où la route surplombe une ligne de chemin de fer. J'arrive largement en tête avec un bon nombre de longueurs d'avance. Sans doute m'ont-ils laissé faire mon effort tout seul.

Il n'empêche que quelques minutes plus tard je suis rattrapé par une automobile dont le chauffeur me fait signe de m'arrêter. Je connais cet homme, c'est Monsieur N., le propriétaire du magasin des cycles TERROT, à Libourne. Il me demande si je roule comme ça tout le temps, ma réponse est que j'adore le vélo, que je roule pour mon plaisir et que oui, je roule vite.

C'est son équipe, à l'entraînement que je viens de doubler. Il me propose d'intégrer son équipe. Il me fournit le vélo, le maillot et tous les accessoires nécessaires. Je suis ébloui par cette proposition, mon rêve et j'accepte sous réserve de l'approbation de mon père. Je rentre à la maison, sans attendre plus longtemps et je vais parler de cette proposition à mon père. Il refuse tout net, sans la moindre justification, ou explication. Je suis cruellement peiné et déçu.

Le lendemain matin, je trouve un moment de libre et je vais rapporter à Monsieur N. le résultat de la conversation avec mon père. Le soir même il se déplace et vient chez moi pour plaider ma cause et fléchir mon père. Celui-ci reste sur sa position, sans explication valable, malgré tous les arguments présentés. C'est inutile d'insister, mon rêve s'écroule !

Faire des courses de vélo, j'aurais adoré ça ! Je ne rêvais que des exploits des géants de la route, qui faisaient le tour de France. Je n'aurais certainement jamais été jusque-là, mais au moins j'aurais couru ! Et mon père le sait parfaitement. Il est des moments où je me demande vraiment si ce n'est pas une sorte de vice, chez lui, cette façon de me décevoir, de me diminuer.

Une autre sortie avec le TCF. Ce week-end là, nous allons dans un petit bled dans lequel règne la fête du village.

Et au cours de cette fête, il y a un concours de chant. Nous en sommes au repas, installés bien à l'ombre, je suis en train de décortiquer une rondelle de saucisson réticente, lorsque j'entends l'animateur qui dit dans son micro : « On demande Monsieur Jean-Marie Gambier et son harmonica ». Je suis abasourdi. Puis j'aperçois le sourire des frères N. des jumeaux qui m'ont inscrit sans m'en parler. Bien sûr, tout le groupe est au courant, et ce ne sont que des « Vas-y, Jean-Marie, ne te dégonfle pas », alors j'y vais, oh pas vraiment de gaîté de cœur, j'ai la peur de l'inconnu. Et je ne suis pas si sûr de moi que ça !

L'animateur m'appelle une nouvelle fois alors que je suis en chemin. Me voilà sur l'estrade. J'ai une trouille bleue et je bafouille quelques réponses aux questions que l'on me pose. Et puis vient la question cruciale, « Qu'allez-vous nous jouer ? » Je ne suis pas préparé, je n'en ai aucune idée. Mais j'ai des rengaines à la mode plein la tête et je me lance, sans même avoir le courage d'annoncer les titres. Je joue plusieurs morceaux d'affilé. Je suis en short et tout le public doit voir mes jambes qui tremblent de peur.

A la fin, je me sauve plus que je ne descends de l'estrade. Et le verdict tombe, je suis classé troisième et je gagne une bouteille de vin vieux... que je partage avec tout le groupe, sans rancune !

Une autre fois, nous tombons dans un petit village qui possède une boucherie et un bar-bureau de tabac. Nous sommes le Dimanche matin et nous avons décidé de manger du bœuf.

Le premier d'entre nous se présente devant le boucher : « Bonjour Monsieur, je voudrais un beefsteak pour environ 100 francs » Le boucher s'exécute, le second se présente et demande la même chose, et ainsi de suite une petite trentaine de fois, à la fin, nous avons bien cru que le boucher allait nous jeter son couteau au visage.

Non contents de cela, nous passons au bureau de tabac. C'est une brave dame qui officie. Sur ses étagères sont rangés les paquets de Gauloise de Gitane et de Balto. Et, tout en haut, les paquets de cigarettes américaines, pour lesquels il est nécessaire de prendre un grand escabeau qui permet de les atteindre. Et la comédie recommence : « Bonjour Madame, je voudrais un paquet de Pal mal ». La brave dame prend son escabeau, monte dessus, attrape le paquet demandé, redescend, remet son escabeau en place et donne le paquet au client, qui paye en petite monnaie. Le second se présente, et désire des Camel, et le manège recommence, trente fois là aussi. Nous sommes vraiment sans cœur !

Un jour de sortie, à la fin du printemps, tout mon matériel est rangé dans mes sacoches et harnaché sur mon porte-

bagages, je vais quitter la maison lorsque mon père décide brusquement : « Cette semaine tu ne sors pas ! » « Et pourquoi ? » « Il y a du bois à casser menu pour le chauffage de l'hiver prochain ». « Mais je le ferai le soir, dans la semaine ». « Non, tu vas le faire aujourd'hui ». Rien n'y fait. Malgré deux camarades, un jeune homme et une jeune fille qui viennent frapper à la porte pour savoir pourquoi je n'arrive pas, c'est non !

Je pleure de rage en cassant mon bois, je commence par en avoir assez de cette dictature !

La tension grandit chaque jour entre mon père et moi. Un soir, à table, au cours d'une conversation anodine, le ton monte rapidement entre lui et moi, ma Mère essaie bien de nous calmer, mais rien n'y fait. Il lève la main pour me frapper, je joue mon va-tout et je lui lance : « vas-y, frappe, c'est tout ce que tu sais faire ». La main retombe. Je quitte la table et vais pleurer, seul, dans ma chambre. Ça me soulage un peu.

Le mois de Juillet arrive, ce sont les vacances. Cette année j'ai obtenu l'autorisation d'aller camper quinze jours à « la Clotte » avec mon copain Jean-Marie, sa grande sœur Jacqueline et une de ses copines. L'autorisation a été obtenue de haute lutte et uniquement parce que Jacqueline est majeure, elle est chargée de nous surveiller. Et aussi parce que le pré où nous allons camper appartient à une

dame que connaît la mère de Jean-Marie. Nous ne partons pas à l'aventure !

Arrivés à destination, nous sommes bien installés dans un pré que borde un petit ruisseau. Nous devenons très rapidement l'attraction du village qui n' a jamais vu de campeur. Nous disposons de deux tentes, une pour les filles et une pour les garçons. Tout le monde défile pour voir « les campeurs » !

Une fois installés, nous allons rendre une visite de politesse au couple de personnes âgées qui nous offre gentiment l'hospitalité. Le mari est un petit homme tout ridé et rabougri. Quand il nous voit, Jean-Marie et moi, il nous dit : « Les garçons, j'ai une armoire à déplacer, vous viendrez bien me donner un coup de main ». Nous acceptons et prenons rendez-vous pour le lendemain soir.

Le lendemain, après le repas du soir, Jean-Marie et moi nous rendons à la maison pour déplacer l'armoire. Nous arrivons à la fin du repas du couple et le mari nous dit : « Vous allez bien boire un petit coup avec moi avant de travailler », nous acceptons. Quelle erreur ! Le bonhomme sort trois verres qu'il emplit de vin blanc, jusqu'à ras bord. Pendant qu'il parle, Jean-Marie et moi trempions nos lèvres dans nos verres. Une grimace commune s'ensuit. Il est horrible ce pinard ! Nous nous regardons, et pendant que l'homme discourt, nous nous murmurons à l'oreille : « Il n'y a qu'à le boire d'un seul coup, comme ça, on n'en

parlera plus ». Sitôt dit sitôt fait. Avec une méchante grimace, nous lampons nos verres d'un seul coup. Ce que voyant, l'homme les remplit de nouveau. Le second verre passe moins difficilement. Au troisième, le vin ne paraît plus mauvais. Nous prenons congé quand la bouteille est vide. Par précaution, nous rentrons à pied, en nous appuyant sur nos vélos. Inutile de dire que l'armoire n'a pas bougé d'un millimètre !

Nous revenons le lendemain pour déplacer l'armoire, mais nous déclinons toute offre de boisson. Nous apprendrons quelques jours après que le bonhomme garde sous son lit, un tonnelet de ce vin blanc horrible et que, chaque fois qu'il se lève, il en profite pour se servir un petit coup !

Les vacances s'achèvent, je rentre à la maison gonflé à bloc et heureux comme un roi. L'euphorie ne dure pas longtemps.

\*\*\*

La semaine suivante, je retourne à l'atelier. Mon patron a l'air soucieux. Il me fait venir dans son bureau et me dit ; « Jean-Marie, ton apprentissage est terminé. A mon grand regret je vais être obligé de me séparer de toi, je n'ai pas les moyens de payer un ouvrier. Dis à ton père de venir



me voir ». Le ciel me tombe sur la tête, non parce que j'aime spécialement ce métier, mais parce que je me retrouve sans travail à dix-sept ans et demie. Le seul homologue d'opticien surfaceur d'où est issu Monsieur L., utilisant les mêmes méthodes de travail, se trouve à Marseille. Et mon père a beau argumenter auprès de mon patron, celui-ci lui prouve qu'il a raison en lui fourrant sous le nez le contrat d'apprentissage qu'il a signé trois ans auparavant. C'est irrévocable. Me voilà chômeur ! A mon âge !

Mon père, qui travaille comme maître-maçon cimentier dans les services de la ville de Libourne, a vite fait de me faire embaucher par les services de la ville. Me voilà manœuvre, avec comme principaux outils une pelle et une pioche. Peu importe, le travail est varié et me plaît bien. Le plus gros chantier de la ville est la réalisation du-tout à-l'égout dans toutes les rues de Libourne. Le chantier est gigantesque, toutes les rues de la ville sont défoncées à la fois, ce qui ne fait le bonheur ni des habitants ni des commerçants. Sur ce chantier, nous travaillons par équipe de deux. Je fais équipe avec un homme d'une cinquantaine d'années, qui a un léger handicap. Nous nous entendons très bien. Nous avons à creuser des tranchées sur huit mètres de long, ce qui représente environ huit mètres cubes de terre bien tassée à enlever chaque jour. Et il faut faire attention

aux canalisations d'eau et de gaz qui serpentent un peu partout. Une bonne partie des routes est encore pavée. Le plus difficile est d'extraire un premier pavé coincé parmi les autres. Après, les suivants viennent facilement.

L'après-midi, le chef de chantier indique à chaque équipe l'emplacement où elle aura à creuser le lendemain. Bon, nous savons où nous creuserons nos huit mètres de tranchée. Mon équipier me demande si ça me dérange de venir le matin de bonne heure. Non ! Nous venons donc à six heures du matin. Vers treize heures, nous avons fini ce qui permet à mon équipier de faire sa sieste quotidienne.

Nous remontons aussi des maisons de bois destinées aux familles les plus démunies, sans-abri. Quand l'occasion se présente, je caracole sur les toits pour clouer du feutre bituminé ou placer des « tôles » en éverite ondulée.

Pendant ce temps, j'ai achevé mes années de solfège et l'harmonie de Libourne m'a placé en classe de clarinette, parce que c'est le seul instrument disponible qu'ils puissent me prêter. J'aime bien cet instrument et après un apprentissage, le soir, (ça aussi, ça déplaît à mon père), je commence à jouer en public, avec l'harmonie. Mais l'instrument vers lequel penche mon cœur est le saxophone. Pourquoi ? Je n'en sais rien mais cet instrument m'attire.

A la ville de Libourne, je gagne bien ma vie, mais mon père rafle la quasi-totalité de mes gains, « pour la maison » !

J'ai repéré, chez un marchand de musique, un saxophone alto d'occasion, en excellent état, dont le prix correspond à peu près au montant d'un mois de ma paye. Je demande donc à mon père de me laisser un mois de paye pour pouvoir acheter cet instrument. Il fallait s'y attendre, il refuse obstinément. J'ai beau économiser ce qu'il me laisse, lorsque je possède la somme nécessaire, le saxophone est parti ! Là, j'en veux très fort à mon père, je ne lui pardonne pas ! Cette fois c'en est trop, je suis son fils, pas son esclave !

Ma décision est prise, quoi qu'il arrive, à dix-huit ans, je vais m'engager dans l'armée de l'air ! Je sais que je vais aller contre les idées de mon père qui voit cet engagement d'un mauvais œil. Mais il ferait beau voir qu'il m'en empêche, j'ai ma petite idée.

En attendant, je prends mon mal en patience. Le travail à la ville de Libourne est varié et ne me déplaît pas, soyons donc patient.

Un Lundi, en arrivant au travail, nous sommes une petite dizaine à être réunis. Nous allons devoir aller faire les vendanges pendant quinze jours. Nous serons logés, nourris et payés. Cette disposition m'étonne, mais, fataliste, je monte dans la camionnette, comme les autres !

Arrivés au vignoble, les présentations sont faites, il y a déjà une troupe du domaine qui œuvre depuis une semaine .